

Céline THIERY

# Histoires courtes

*Les discours les plus courts  
sont toujours les meilleurs*





## Chroniques martiennes du métro

Dans les cahots du métro, je ne rêve que d'une chose : qu'elle se l'enfonce dans l'œil une bonne fois pour toutes, son mascara « waterpouf » ! Quel manque de pudeur. Il y a aussi celles qui se liment les ongles au-dessus de vos genoux, ceux qui se rasent à sec une moitié de visage en se regardant dans la vitre, le temps de descendre à la prochaine station, ceux qui crachent dans les poubelles, là où d'autres en costard-cravate vont aller ramasser un journal qui dépasse. Celui que parfois on a glissé discrètement après avoir essayé la chaussure avec laquelle on a marché dans une crotte de chien. Sans oublier ceux qui traînent des pieds en tongs l'été dans les couloirs, avec les talons qui balaient le sol.

Aaaah Paris, Ville Lumière... Il faudrait déjà voir le bout du tunnel ! Panne de courant, il fait noir, le silence règne. Pas pour longtemps. Dans une minute top chrono, je fais le pari qu'il y en a un qui va dégainer son portable. « Allô chérie ? Oui, je suis dans le métro là, on est arrêté dans un tunnel, je ne sais pas pourquoi. Oui

prends plutôt des clémentines, tu sais que les bananes, j'ai du mal à les digérer. Alors Fred a eu son permis ? »

Je me retiens d'annoncer à tous une tournée générale pour fêter ça. Il y en a peut-être un ou deux qui iraient jusqu'à sourire ? Pour le reste, ils me regarderaient tous comme si c'était moi l'importune, alors je préfère me taire et me terrer au fond de mon siège, en essayant d'échapper à tout prix à tout contact, quel qu'il soit. Main, pied, sac, je ne supporte pas qu'on me touche dans le métro. Je me retrouve parfois contorsionnée dans tous les sens pour éviter ça. Avec une seule idée en tête : sortir le plus vite possible et oublier ces gens qui m'étouffent. Je préfère encore le contact du clodo sur le quai qui me propose une lchette de rosé pour mes beaux yeux. Invitation que je décline poliment, avec un grand sourire qui lui est adressé, car il est bien le dernier que je voudrais vexer.

L'autre grand jeu d'intérieur consiste à ne jamais croiser de regard, même quand la rame est bondée, en pleine heure de pointe. Aujourd'hui j'ai de la chance, je peux loucher à loisir sur la main courante. Et je résisterai à la tentation de me plonger dans un bouquin : il y en a toujours un qui lit au-dessus de votre épaule, ça me tape sur les nerfs. Je parviens tout juste à augmenter le son de mon MP3 pour rester bien à l'abri dans ma bulle. Au moment même où une fille entre deux âges pénètre sournoisement dans mon champ de vision et se met à danser en remuant son popotin.

Je voudrais m'asseoir sur le siège d'en face, mais il

est parsemé de journaux, que des gens laissent en « pensant » que ça peut intéresser, ou comment transformer le métro en poubelle sans en avoir l'air pour s'éviter la peine de ranger son foutu gratuit dans son sac à main.

Tiens, voilà Rasta Man qui entre dans la rame avec sa guitare. C'est encore le seul qui réussit à faire rire une majorité de personnes ici. Avec sa bonne humeur, deux tubes de Bob Marley à son actif, entre deux longs bavardages. Jésus notre Sauveur, merci d'égayer un peu notre journée !

Le métro déverse tout à coup son flot de moutons aux odeurs variées. Nous sommes enfin arrivés à Châtelet, où nous rejoignons le grand tapis roulant, tous en rang d'oignons et à droite toute ! Je regarde derrière moi avant de doubler et m'énerve contre ceux qui s'agglutinent sur la file de gauche, alors qu'ils n'avancent pas. On a exactement les mêmes sur les autoroutes. Coup de « klaxon », ils se rabattent, je repars et file presque en courant vers les escaliers que je crois libérateurs, avant de me faire faucher par une valise qui déambule à toute allure. Tac, tac, tac, des roulettes, une marche, des roulettes, une marche. Les excuses, bien sûr, devaient être en option.



## L'homme ordinaire

C'était un homme ordinaire, avec un travail ordinaire, une maison ordinaire, une voiture ordinaire.

On ne l'avait jamais vu au bras d'une femme. Pourtant, il en avait eu des femmes... à la pelle ! Et à la pioche, au sac poubelle ou à la machette. Une petite trentaine à son actif. Blondes, brunes, rousses, peu lui importait du moment qu'il voyait se former sur leur visage le masque de l'horreur, au moment où elles se rendaient compte de leur triste sort.

Cette machette, il l'avait ramenée de son dernier voyage en Afrique, seule relique trônant au-dessus de la cheminée qui faisait à ses heures office de barbecue, installée à proximité de la cuve d'acide où il jetait discrètement les restes de son festin. Avoir l'esprit pratique, ça rend la vie plus facile.

... Si les voisins ne se plaignaient pas trop des odeurs ? Non, bien sûr que non. Il leur avait fait visiter la cuve en premier. Ils ne s'en sont pas remis ! Mais il n'avait malheureusement pas eu le temps de les cuisiner.

Quel gâchis ! Il en avait même des cauchemars, qui revenaient le hanter chaque nuit. Rien que d'en parler, il en avait des frissons. Alors pour oublier, il s'était lancé à corps perdu dans la cuisine féminine. La seule qui lui permettait d'oublier ses peurs pour un temps.

Un délice. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était la cuisse. Bien grillée, mais toujours tendre. Avec des pommes de terre et un petit filet d'huile d'olive.

... Si j'y ai goûté ? Oui bien sûr. Il m'invitait de temps à autre pour partager son dîner et tromper sa solitude. Combien de longues soirées arrosées avons-nous passées là ! C'était le bon temps.

Lorsqu'il m'appelait pour m'inviter, je savais qu'il avait décidé du menu. Il s'ingéniait à donner un titre à chacun de ses plats pour les annoncer comme un maître d'hôtel : Zora en daube, papillotes de joues aux olives noires et tomates séchées, tartare de blonde et son œuf poché. Un fin gourmet, je peux vous le dire.

Tout se passait si bien ! Jusqu'à ce que je lui fasse une remarque sur sa sauce tomate, trop épicée et qui masquait un peu trop le goût de la viande. Là il est devenu comme fou. Vous auriez vu ses yeux exorbités ! Quand il a commencé à envoyer valser sa chaise, c'est là que j'ai pris peur et que je vous ai appelé. J'ai bien cru que j'allais y passer !

Heureusement votre équipe est arrivée à temps. A vous, je peux bien le confier : l'un de vos hommes a été révolté de le voir s'en prendre à moi, jusqu'à en vomir ! Un sens profond de la justice, très certainement. Vous

devriez d'ailleurs l'en féliciter. Mais je dois vous l'avouer : mon seul regret c'est quand même de n'avoir pas pu achever mon assiette. S'emporter pour si peu, n'est-ce pas idiot ?

Le commissaire poussa un profond soupir. Des cas, il en avait vu. Mais ces deux-là dépassaient de loin tout ce qu'il avait pu imaginer. Sans ce second illuminé, ils ne lui auraient probablement jamais mis la main dessus. Que dirait-on au procès ? Qu'ils étaient fous à lier ? Il ne pouvait en être autrement. Il fit signe à son subordonné de le dégager de sa vue et de le ramener illico dans sa cellule surprotégée. La justice ferait son travail. Mais dans un cas comme celui-là, que pouvait-elle réellement faire ?



## Le kidnapping des simples

Les discours les plus courts sont toujours les meilleurs. Alors POURQUOI me rebat-il les oreilles avec ses commentaires à n'en plus finir sur tout et n'importe quoi ? Je me demande vraiment ce que je fais avec un mec pareil. Et lui qui se dit simple et pas imbu de sa personne, on croit rêver !

Les films d'art et d'essai qu'il m'impose comme des chefs-d'œuvre sont chiants comme ce n'est pas permis et lui il glose, car il comprend tout à fait l'intention de ce réalisateur qui manie le plan américain comme personne. Tout ça parce qu'un magazine – spécialisé ! – lui a dit que c'était LE film culte. Et moi qui croyait que *Lotiulla* c'était le nom d'un chien...

C'est comme ces gens dans les musées qui acquiescent devant un tableau, l'air de dire : ce peintre était un génie et qui d'autre qu'un génie comme moi pouvait mieux le comprendre ?

Et les sentiments bordel !!! L'art c'est ce qui se ressent, c'est ce qui vous prend aux tripes, que ce soit

beau ou moche, on s'en fout, du moment que ça fait vibrer, c'est comme la vie. Bon, mais là je m'emporte. Et l'autre qui continue sa leçon, un vrai prof! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça ?

Les simples sont-ils vraiment une espèce en voie de disparition ? La connerie augmente-t-elle avec les diplômes ? Tout ça pour des bouts de papier qu'on a réussi à avoir parce qu'on avait une bonne mémoire, y'a vraiment pas de quoi en faire tout un plat ! Et quand on voit le résultat. Chômage, CDD, chômage, intérim, chômage, etc., etc.

Parce qu'il y a la culture, et il y a l'intelligence. Ça n'a rien à voir. Je ne sais plus qui a dit : « La culture, c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale ». La simplicité c'est l'intelligence de la vie, le respect des autres face au mépris des hypocrites, ce sont les vrais, les honnêtes, les droits !

Faut que j'arrête là, voilà que je me lance moi aussi dans les grands discours, ça déteint. Et puis, c'est bien parce qu'on l'est qu'on n'a pas besoin de rebattre les oreilles des autres. Pas besoin d'étalage quoi.

Je viens de faire le tour de la question, alors que lui n'a pas encore fini. Son bruit de fond a le don de m'agacer, comme une guêpe qui vient vous bourdonner à l'oreille. Il s'écoute parler. Il joue le coq, fait la roue comme un paon, un vrai poulailler à lui tout seul. Il ne s'aperçoit même pas que je ne l'écoute pas, et je ne fais même pas semblant. Mais il ne peut pas tout faire en même temps : regarder son nombril et s'inquiéter des

autres. Et le pire est bien la fausse modestie.

Dans ma tête résonne la chanson de Zazie : « Moi je m'en moque, j'envoie valser, les trucs en toc, les cages dorées, toi quand tu me serres très fort, c'est comme un trésor, et ça, et ça vaut de l'or... » Alors ce soir, je m'en irai comme je suis venue, en refermant la porte derrière moi, en toute simplicité.

EXTRAIT

